

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Doyon-Gosselin, Benoit. Moncton mentor : géocritique d'une ville

Nicholas Hauck

Volume 20, numéro 1, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100045ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v20i1.4317>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hauck, N. (2023). Compte rendu de [Doyon-Gosselin, Benoit. Moncton mentor : géocritique d'une ville]. *Voix plurielles*, 20(1), 158–159.
<https://doi.org/10.26522/vp.v20i1.4317>

© Nicholas Hauck, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Doyon-Gosselin, Benoit. *Moncton mentor : géocritique d'une ville*. Moncton : Perce-Neige, 2022. 152 p.

Vers le milieu de ce très beau projet de Benoit Doyon-Gosselin, on y lit « qu'avant d'appartenir au temps, il faut s'approprier l'espace ». L'allitération du titre – d'après *Moncton mantra* de Gérald Leblanc dont l'auteur s'inspire – joue bien avec la dialectique espace-littérature-espace propre à la géocritique : Doyon-Gosselin se laisse guider par la ville, ses littératures et ses arts, tout en confectionnant une nouvelle Moncton, à la fois personnelle et collective, à partir de la riche production culturelle francophone de et sur la ville. On ressent les espaces traversés par l'auteur et (re)façonnés par ses mots ; on apprend beaucoup au sujet de la ville, ses strates culturelles, politiques et surtout linguistiques, les noms des rues, des bâtiments et des parcs. Doyon-Gosselin invite le lecteur à visiter les sites réels devenus plus importants et même puissants à travers l'imaginaire francophone : l'Université de Moncton, le parc Victoria, Petitcodiac, la cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption, le Centre culturel Aberdeen, les cafés où on a écrit les poèmes, les romans et les chansons qui ont contribué – et continuent à contribuer – à la création de la topographie culturelle de Moncton, dont l'existence littéraire n'existe, selon l'auteur, que depuis 1970.

Plus loin, une découverte stimulante et un moment de partage lorsqu'on lit qu'« avant même de mettre les pieds dans la ville, [l'auteur] avai[t] foulé le sol du livre ». C'est une des réussites de cet essai, de pouvoir transmettre l'expérience géocritique qui intègre les quatre notions établies par Bertrand Westphal, dont Doyon-Gosselin s'inspire : la multifocalisation, la polysensorialité, la stratigraphie et l'intertextualité. Il faudrait ajouter à cette liste l'élément personnel, presque'autofictif, que l'auteur apporte à la géocritique, ce qui rend la lecture du texte attrayante et encore plus enracinée/ancrée dans un lieu – ou plutôt des lieux – précis.

Le livre est composé de fragments qui varient en longueur d'un paragraphe (« Confrontation et complémentarité ») à plusieurs pages (« Habiter glorieusement I »). Les fragments sont accompagnés de six textes de « fiction » qui marquent le terrain du livre et jouent le rôle de panneau dans la Moncton de Doyon-Gosselin en indiquant un changement de voie dans la dialectique espace-littérature-espace. Ainsi, après l'introduction des concepts de la géocritique de Westphal, se trouve le petit texte « Fiction 1 : L'acheteur », qui parle d'un homme à la recherche d'une maison, à condition qu'elle soit sur une rue avec un nom acadien... et pas de cul-de-sac,

svp. Les fragments qui suivent directement ce premier texte dit fictionnel, font le bilan de quelques travaux précurseurs et d'autres qui divaguent de la géocritique. On découvre ensuite une carte imaginaire, dans laquelle se tisse l'autofiction de la ville avec celle de l'auteur.

Et voilà, c'est parti. Doyon-Gosselin traverse une multitude de perspectives poétiques, romanesques, musicales, artistiques et cinématographiques pour faire découvrir le paysage, les odeurs, les sons et l'haptique monctonien. Rassemblant des regards d'artistes et d'écrivains endogènes, exogènes et allogènes, *Moncton mentor* creuse les stratigraphies individuelles et collectives pour révéler l'attrait pour la ville ; comme la fameuse Côte, « le magnétisme de Moncton devient contagieux » lorsqu'on découvre, avec Doyon-Gosselin, la ville récréée par la *Carte du métro de Moncton* fictionnelle ou celle des vingt-quatre artistes et écrivains qui se sont appropriés des sites connues pour les « habiter glorieusement » lors du projet *Moncton 24*.

On reconnaît l'importance de la ville pour Doyon-Gosselin comme pour l'identité culturelle des Acadiennes et Acadiens quand il avoue : « je réfléchis à cette idée – habiter glorieusement – et je me dis que seule la littérature ou, de façon plus générale les arts, offre cette possibilité ». La géocritique de l'auteur participe désormais à cet espace de possibilités, à tel point où même si « le plus grand paradoxe de cet essai est qu'[il] n'habite pas Moncton », il réussit à transformer le terrain et à remettre en contact le réel et l'imaginaire par le biais de « ce désir francophone, [la] formidable utopie monctonienne », offrant ainsi une vision fraîche et incisive de l'espace-temps de cette ville acadienne en particulier et de la géocritique en général.

Nicholas Hauck